

Lautréamont austral, ou les mésaventures d'un livre

Leyla Perrone-Moisés

Note de la rédaction: en 2022, Leyla Perrone-Moisés nous a fait parvenir ce texte dans lequel elle revient sur les difficultés qu'elle a rencontré lors de la publication de son ouvrage Lautréamont austral. Ce témoignage appartient à l'histoire littéraire et illustre les querelles idéologiques alors à l'oeuvre dans les milieux littéraires sud-américains. Cet article est paru, sous une forme légèrement différente, dans la revue Revista Landa, vol. 7, n° 2, 2019, p. 174-190. Il est inédit en français. Initialement prévu pour un numéro de la revue Artelogie qui ne verra finalement pas le jour, nous avons fait le choix de publier ici cette contribution, telle que nous l'avons reçu et sans en atténuer la portée polémique.

Il n'est pas rare qu'un auteur rencontre des difficultés à publier un essai littéraire sous forme de livre. Il est cependant plus surprenant que ces difficultés soient liées non seulement aux circonstances éditoriales, mais également à des problèmes géopolitiques majeurs tels que la guerre froide, l'affrontement entre libéraux et marxistes, les dictatures latino-américaines ou encore à différents types de nationalismes, surtout quand ce livre bénéficie du soutien d'intellectuels de renom comme Octavio Paz ou Maurice Nadeau, mais se trouve pris au milieu de petites disputes parisiennes entre experts « officiels » et « officieux » d'un écrivain français du XIX^e siècle.

Tel fut le cas de *Lautréamont austral*, livre écrit par moi-même et par Emir Rodríguez Monegal entre 1980 et 1985, et publié à Montevideo en 1995 aux Ediciones Brecha. Dans les dix années entre la mort de Monegal et la publication du livre, j'ai lutté seule pour le faire publier en espagnol, puis encore cinq ans jusqu'à ce qu'il paraisse en France. Dans cette période de quinze années, j'ai accumulé une volumineuse correspondance avec des éditeurs de plusieurs pays et des critiques experts de Lautréamont, dont l'intérêt dépasse le champ strictement littéraire et révèle le poids de diverses idéologies dans le domaine de l'édition hispanique et française, en plus de l'interférence des combats personnels et des ambitions individuelles dans le monde apparemment autonome de la critique littéraire. Tout cela est désormais lisible dans le dossier que j'ai constitué au fil du temps.

Ce livre, en principe, n'était pas propre à susciter la controverse. Il s'agit d'un essai de dimensions modestes (un peu plus de cent pages) qui se donnait pour mission de démontrer les points suivants, jusqu'alors inédits dans la critique du poète franco-uruguayen : 1. Isidore Ducasse, de son pseudonyme le comte de Lautréamont, était bilingue. 2. L'espagnol n'était pas que pour lui une langue de communication, mais aussi de culture. 3. Le baroque espagnol du XVII^e siècle a influencé l'auteur des *Chants de Maldoror*, provoquant dans son œuvre des étrangetés qui séduisirent les surréalistes français, ses découvreurs et promoteurs.

Le point de départ de notre travail était une annotation manuscrite de Ducasse en espagnol, dans une édition traduite en espagnol de *L'Iliade* par le rhéteur José Gómez de Hermsilla. Le livre, appartenant au jeune Isidore (qui, dans l'inscription, se fait appeler Isidoro), avait été trouvé en France par Jean-Jacques Lefrère, qui en avait relaté la découverte dans *Le Visage de Lautréamont* en 1977. En raison de la rareté des sources biographiques liées à Isidore Ducasse (un acte de naissance à Montevideo et un acte de décès à Paris, de brefs témoignages de son

passage par le lycée de Pau et de Tarbes, une demi-douzaine de lettres), la découverte de Lefrère était extrêmement importante mais le chercheur n'en avait pas perçu toute la valeur, par manque de connaissance de la langue et de la culture espagnoles.

Ma rencontre avec le professeur et critique uruguayen Emir Rodríguez Monegal, en 1980, à l'université de Yale, nous a mené à faire le même constat : cette brève note de Ducasse était une corne d'abondance d'informations pertinentes. J'étais une disciple de Lautréamont, j'avais défendu une thèse sur celui-ci [\[1\]](#) ; Monegal était un expert de la rhétorique hispanique du XIX^e siècle et, à ce titre, il connaissait bien l'obscur manuel intitulé *Arte de hablar* que, dans son annotation, Ducasse disait posséder. Aussi, réunissant ma connaissance du texte de Lautréamont et l'érudition de Monegal, nous pûmes démêler plusieurs énigmes relatives au poète : ses fautes de français qui n'étaient rien de plus que les hispanismes d'une personne bilingue, sa connaissance du baroque espagnol à travers les nombreux exemples fournis et condamnés par le rhéteur Hermosilla, l'influence d'Homère, d'après une traduction espagnole plus crue et plus violente que les traductions françaises de l'époque.

Ensemble, nous avons écrit un article, « Lautréamont et la rhétorique espagnole », publié dans la revue parisienne *Poétique*, en 1983. La même année, le même article fut traduit dans le magazine mexicain *Vuelta* sous le titre « Lautréamont español », et en 1984, dans la revue uruguayenne *Maldoror* sous le titre « Lautréamont y la retorica española ».

Comme nous continuions à trouver de nouveaux indices confortant notre lecture, nous avons décidé d'élargir notre étude pour en faire un livre, que nous avons écrit entre 1983 et 1985, par le biais de lettres et de brèves réunions aux Etats-Unis ou au Brésil. L'écrivain cubain Severo Sarduy, enthousiasmé, proposa d'ajouter un chapitre sur Lautréamont et le baroque espagnol, que Monegal et moi acceptâmes avec plaisir.

Et ici commencèrent les mésaventures de toutes sortes. En 1985, Monegal fut frappé par un cancer dévastateur. Il écrivait ses chapitres depuis son lit d'hôpital, et me les faisait parvenir par courrier. Ces originaux sont de vrais palimpsestes, remplis de coupures, de réécritures et de notes. En raison de l'impossibilité de Monegal d'accéder à sa vaste bibliothèque, ils devaient être complétés plus tard par moi. Mon ami et co-auteur est décédé à New Haven en novembre de cette année-là. En 1986, je parvins enfin à donner une forme définitive à notre livre.

Problèmes de l'édition en espagnol

Lautréamont austral est donc la dernière publication de Monegal. Le critique est mort avec la conviction que la publication du livre était garantie, en espagnol, par l'éditeur Vuelta, celui de son ami Octavio Paz, et en français par les éditions du Seuil, comme le lui avaient assuré François Wahl et Severo Sarduy. Aucun de ces projets n'aboutit.

En 1985, j'eus l'occasion de parler à Octavio Paz, alors qu'il était à Sao Paulo, à la maison de Celso Lafer. Il renouvela son grand intérêt pour notre travail et confirma qu'il publierait le livre par l'intermédiaire de son éditeur. En juillet 1987, je reçus une lettre d'Enrique Kraus, directeur adjoint de Vuelta, qui écrivait ceci :

La nouvelle de ce livre consacré à un Lautréamont espagnol, par vous et notre ami Emir, a été une merveilleuse surprise. Les articles parus dans la *Vuelta* ont tous connu un succès. Nous sommes prêts à publier le livre au cours de l'année qui s'ouvre. Pourquoi ne nous envoyez-

vous pas une copie ? Je la réceptionnerai et nous pourrions formaliser l'accord. Avec Octavio et toute la Vuelta, nous vous saluons bien affectueusement.

Je lui fis donc parvenir les originaux mais, dans les mois qui suivirent, je ne reçus aucune réponse. En avril 1988, Aurélio Asiain m'écrivit en s'excusant du retard, disant qu'ils avaient déjà commencé à traduire mes chapitres, écrits à l'origine en français, que Krause était actuellement en voyage hors du Mexique mais que, dès qu'il reviendrait, il enverrait le contrat d'édition. Dans les mois qui suivirent, je n'ai plus reçu de nouvelles de la Vuelta. En janvier 1989, j'exposai la situation à Severo Sarduy, qui adressa un télégramme à Asiain et m'en remit une copie :

Je voudrais avoir des nouvelles du livre posthume d'Emir Rodríguez Monegal auquel, selon la volonté d'Emir, j'ai ajouté un chapitre de ma main. Pensez-vous le publier ? J'ai également des possibilités de le publier en français. Salutations, Severo Sarduy, Éditions du Seuil.

Je n'ai jamais su si Asiain avait répondu à Severo : j'étais trop occupée avec d'autres projets et c'était avant Internet, en un temps où les communications étaient lentes et laborieuses.

En 1990, Paz a reçu le Prix Nobel, et je n'ai plus osé le déranger pour lui demander des nouvelles du livre. J'ai alors commencé un pèlerinage épistolaire auprès d'autres éditeurs hispaniques, recommandés par des amis. Après avoir été refusé en 1986 par les éditions XYZ de Montevideo, et après bien d'autres refus et silences, le livre fut également rejeté, au début des années 1990, par les Ediciones Catedra de Madrid, Legasa de Buenos Aires, et Nordman et Linardi de Montevideo.

Pourquoi était-il si difficile de publier un livre de Monegal ? Comme Octavio Paz, mais dans une moindre mesure, il était un auteur contesté sur le plan politique, parce qu'il était un démocrate libéral à une époque où la plupart des membres de l'intelligentsia latino-américaine appartenaient à la gauche marxiste. La mauvaise réputation de Monegal dans leurs rangs remontait aux années 1960, alors qu'il dirigeait le magazine *Mundo Nuevo* à Paris, parrainé par le Congrès pour la liberté de la culture.

Les objectifs de la revue avaient été présentés ainsi :

Mundo Nuevo ne sera pas soumis aux règles d'un jeu anachronique qui a pour but de réduire toute la culture latino-américaine à l'opposition de deux groupes irréconciliables et qui empêche la circulation féconde des idées et de points de vue opposés [2].

Une telle neutralité était, pour l'époque, parfaitement impossible. Les premières attaques vinrent de Cuba, exprimées par Roberto Fernández Retamar. Dès 1967, *Mundo Nuevo* fut accusé dans le *New York Times* d'être financé par la CIA pour coopter des écrivains latino-américains. Monegal, qui disait avoir été dupé, répondit :

Sur ce point, *Mundo Nuevo* exprime la plus vive condamnation. Il n'y a pas que dans nos rangs que la CIA a dupé tant d'écrivains indépendants, essayant surtout de tromper ceux qui avaient démontré leur indépendance au fascisme et au stalinisme [3].

Monegal quitta alors la direction du magazine, qui devint ouvertement une revue anticommuniste. Bon ou mauvais, *Mundo Nuevo* a été un acteur majeur du boom de la littérature latino-américaine, en publiant des écrivains aux tendances politiques diverses :

Neruda, Carlos Fuentes, Roa Bastos, García Márquez, Vargas Llosa, Puig, Cabrera Infante et d'autres encore passèrent par la revue. À propos des événements politiques, *Mundo Nuevo* était relativement indépendant là aussi : il condamnait l'occupation américaine de Saint-Domingue, la guerre du Vietnam, les coups d'état militaires au Brésil et en Argentine, ce qui valut au magazine d'être interdit au Brésil, en Argentine, en Espagne ainsi qu'à Cuba.

Monegal a personnellement subi la persécution de la dictature militaire uruguayenne, qui n'a pas renouvelé son passeport. Il a eu une fille avec une ex-guérillera tupamaro, exilée en Suède. Les temps étaient politiquement plus complexes que la simple opposition gauche/droite. Dans ce contexte international, le boycott éditorial du dernier livre de Monegal n'est qu'une goutte d'eau. L'ironie finale est qu'en 1995, j'ai finalement réussi à publier *Lautréamont austral* en espagnol aux éditions Brecha de Montevideo, éditions qui étaient liées à un hebdomadaire de gauche qui avait été étroitement surveillé par la dictature militaire uruguayenne. *Lautréamont austral* n'avait rien à voir avec la politique. Les seuls événements politiques auxquels il fait référence sont la guerre de Troie (entre 1300 et 1200 avant J.C.) et la Grande Guerre (1851-1852).

Problèmes de l'édition française

Le livre a également dû faire face à d'autres obstacles auprès des éditeurs français, pas tant pour des raisons politiques, mais à cause des petites intrigues de Saint-Germain-des-Prés, ainsi que de réactions inattendues d'éditeurs défendant une vision nationaliste de la littérature.

J'étais venue en France en 1972, en tant que spécialiste du Nouveau Roman. C'est à ce titre que j'avais été conduite à fréquenter plusieurs écrivains et intellectuels, parmi lesquels Philippe Sollers, Julia Kristeva et Marcelin Pleynet, le trio phare du magazine *Tel Quel*. Mes recherches sur Lautréamont rendaient cette rencontre inévitable, car tous trois comptaient alors parmi les critiques les plus compétents du poète.

Mes désaccords avec Sollers ont commencé pour des raisons stratégiques. Au fil des années, Sollers a été une véritable girouette en matière de politique. Issu d'un milieu catholique de droite, il était devenu communiste en mai 1968, puis maoïste dans les années 70, enthousiaste des Etats-Unis dans les années 80, du Vatican dans la décennie de 90, et ainsi de suite. Quand j'ai fréquenté *Tel Quel*, Sollers était maoïste et en tant que tel, son principal ennemi était le communisme soviétique.

En 1973, quand le coup d'état a eu lieu au Chili, j'étais en France et je fus choquée par le ton sarcastique avec lequel il évoquait le « camarade Allende ». En tant que maoïste, Sollers méprisait les socialismes latino-américains soutenus par l'Union soviétique. À noter que la Chine fut le premier pays à reconnaître le gouvernement Pinochet. Malgré ces premières dissensions, je suis restée proche du magazine, dans lequel j'ai publié un article en 1974. Dans les années suivantes, j'ai préféré publier mes articles dans la revue *Poétique*, plus académique et plus sérieuse. En 1983, *Tel Quel* fut remplacé par le magazine *L'Infini* et passa du Seuil à Gallimard. Agacée par les éloges des Etats-Unis, comme par le discours selon lequel ce « David » était menacé par le « Goliath » du Tiers Monde (!), je refusai un article que Sollers me demandait pour le nouveau magazine. Ceci me fit perdre les bonnes grâces de l'écrivain qui, avec sa trajectoire sinueuse, a continué à jouir d'une grande puissance éditoriale et médiatique dans la paroisse de Saint-Germain-des-Prés. Un prix lourd à payer, comme on le verra, puisque cette toute-puissance continue encore de durer aujourd'hui.

En 1986, j'ai reçu le texte écrit par Severo Sarduy pour notre livre, accompagné de la lettre suivante :

Chère Leyla, voici ce discret hommage à Emir, notre ami et chef d'orchestre, toujours présent, mais aussi à vous, pour la fidélité avec laquelle vous avez poursuivi ce travail pendant tout ce temps. J'espère que vous l'aimerez. J'ai pris beaucoup de temps à le rédiger pour la simple raison que je ne voulais pas être redondant avec ce qu'Emir avait déjà dit, ni recourir au vieil arsenal des exégètes français, ou aux tics du telquelisme. Une fois le livre publié en espagnol, je propose de vous présenter personnellement à Todorov et à Genette. Je persiste à penser que c'est une découverte pour *Poétique* et pour la France. Avec mes meilleures salutations, Severo.

Quatre ans plus tard, comme je ne parvenais toujours pas à faire paraître le livre en espagnol, je demandai à François Wahl de le publier en français. Ce dernier ne fut pas intéressé, peut-être parce qu'il était déjà sur le point de quitter les éditions du Seuil, ce qu'il fit en 1991. En 1992, Severo décida de proposer le livre à Gallimard, m'assurant qu'il serait accepté. Il avait probablement abandonné les éditions du Seuil, qui étaient les siennes jusqu'alors, en raison du départ de Wahl, son compagnon.

En parallèle, le grand éditeur indépendant Maurice Nadeau, pour qui j'avais une immense admiration et amitié, me fit savoir qu'il était prêt à publier le livre. C'était pour moi un dilemme éthique et affectif. Severo Sarduy souffrait alors des conséquences du VIH, et je n'avais pas le courage de l'abandonner dans ce qui serait en fait l'une de ses dernières initiatives. J'ai expliqué la situation à Nadeau, ainsi que les raisons qui me contraignaient à décliner son invitation. Severo est mort en juin 1993, et à sa mort les portes de Gallimard se fermèrent soudainement. Je ne sais pas ce qui s'est exactement passé chez l'éditeur. Clelia Pisa, qui y travaillait comme lectrice, m'a dit que le livre avait recueilli des avis très favorables au sein de la maison avant la mort de Sarduy. Je n'ai pas eu le courage de revenir vers Nadeau, et c'est l'une des plus grandes frustrations de ma vie. La réponse de Gallimard, signée par Éric Vigne, arriva en 1993, méprisante :

Lautréamont austral est une étude fort spécialisée : relire les *Chants* à partir de l'hypothèse du bilinguisme de Ducasse étayé par ses annotations dans une traduction d'Homère par le rhétoricien néo-classique Hermosilla est astucieux. Mais, éditorialement, c'est pour une collection d'études littéraires ou, ramassé, un article pour la revue *Europe*...

Cet avis prouve que le lecteur n'a pas lu le livre. Le bilinguisme de Ducasse n'est pas une hypothèse : il est prouvé par la possession du livre espagnol et confirmé par l'annotation manuscrite dans la même langue. La proposition de réduire le livre à un article semble totalement ignorer les informations de l'introduction, qui explique que cette étude est au contraire élaborée à partir d'un article publié dans le magazine *Poétique*, plus prestigieux d'ailleurs que la revue *Europe*.

Dans les années qui suivirent, des amis français recommandèrent le livre à plusieurs éditeurs, sans succès. *Lautréamont austral* fut rejeté par tous : L'Harmattan, Actes Sud, José Corti, La Différence, Éditions Caraïbes. Le rédacteur en chef de l'Harmattan a également considéré le bilinguisme de Ducasse comme une simple « hypothèse », et il réagit avec indignation au fait que nous avions traité Ducasse de « barbare » et de « produit du tropicalisme » (!?), ce qui ne figure pas dans le livre. La réponse d'Actes Sud était que le livre était trop spécialisé, et destiné à quelques « amateurs de fines analyses dans le tissu littéraire, trop peu nombreux

pour justifier une édition ». La maison d'édition Corti a reconnu que le livre « apporte sans nul doute de nouveaux éléments » à la compréhension de Lautréamont, mais elle le refusa quand même. Il ressort de ces réponses que les lecteurs n'aimaient pas l'idée que Ducasse puisse ne pas être complètement français.

Pendant ce temps, le livre avait des partisans parmi les spécialistes français de l'œuvre du poète. Jean-Paul Goujon m'écrivait ainsi, en décembre 1993 :

Les éditeurs français sont des SOLENNELS IMBECILES et surtout des analphabètes, s'ils n'ont pas compris l'importance du bilinguisme dans l'œuvre de Lautréamont. Mais cela, au fond, ne m'étonne pas malheureusement, car nos éditeurs sont exactement comme nos chers intellectuels : de grandes coquettes qui trouvent naturel que le monde entier les admire, alors qu'ils sont de plus en plus nuls, incapables de comprendre et d'aimer quoi que ce soit – sauf, évidemment, leur nombril et leurs petites mafias parisiennes. Il n'en reste pas moins que leur refus d'éditer votre livre est tout à fait lamentable ; et d'abord parce que vous et Monegal avez vu juste, là où les autres n'ont rien vu. Mais comment expliquer à des gens si fermés à la poésie et à la littérature en général, que si Lautréamont a écrit un français aussi magnifique, et même inouï, c'est en raison de son bilinguisme même ? Mais, pour ces gens-là, hors du français, point de salut. N'est-ce pas une autre forme de racisme ?

Un autre partisan de notre livre était Marcelin Pleynet, l'un des meilleurs critiques de Lautréamont, fidèle compagnon de Sollers, de *Tel Quel* à *L'Infini*, magazine dans lequel il publia une note :

Nous savons aujourd'hui qu'Isidore Ducasse possédait une édition de *L'Illiade* en espagnol dans une traduction par Gómez Hermosilla ; auteur, par ailleurs, du manuel *Arte de hablar*, dont le jeune Isidore revendique la propriété sur la page de garde de son Homère. De cette découverte est née une discussion sur le bilinguisme de Ducasse (plus que vraisemblable et effectif), de Lautréamont. Emir Rodríguez Monegal et Leyla Perrone-Moisés ont publié un petit livre passionnant sur le sujet [\[4\]](#).

Une opinion réaffirmée par lui dans les lettres qu'il m'écrivait. En 1995, il me dit : « Il est curieux de constater la résistance des éditeurs français dès qu'il s'agit de publier un livre d'importance fondatrice sur l'œuvre de Lautréamont... » Dans un autre courrier de 1996, il rejoint, sans le savoir, les propos de Jean-Paul Goujon : « Les lettres des éditeurs sont d'une brutale bêtise – ces gens sont très mal élevés... et à mon avis en conséquence incultes. Il est très regrettable que votre *Lautréamont austral* ne paraisse pas en France. »

On pourrait alors se demander : mais pourquoi en ce cas ne pas l'avoir fait paraître dans la collection « L'Infini » de Gallimard ? La vérité est que Pleynet n'avait aucun pouvoir dans le champ de l'édition. Le dernier mot revenait à Sollers, qui ne voulait absolument pas entendre parler de notre livre parce qu'il estimait que le « sujet » Lautréamont lui appartenait, et tout ce qui n'avait pas surgi sous son égide devait être caché. Jusqu'à ce que, en 1999, Denis Rolland, historien et directeur d'une collection à L'Harmattan, faisant fi des avis précédents de l'éditeur, offrit de publier le livre.

Une autre difficulté se présenta alors. François Wahl, éditeur testamentaire de Severo Sarduy, refusa de nous donner l'autorisation de publier la postface de l'écrivain, sous le prétexte que le texte était « très faible ». En réalité, il voulait censurer l'excellent texte de Sarduy parce que celui-ci citait Sollers, avec qui Wahl avait rompu toute relation ! Il s'inscrivit ainsi contre la

volonté exprimée par son conjoint décédé, telle qu'elle avait été clairement exprimée dans mes échanges épistolaires avec lui. L'édition française parut enfin, en 2001, amputée du texte de Sarduy. Peut-être aurai-je dû me battre davantage pour l'inclusion de ce texte, mais j'étais déjà fatiguée des intrigues de Saint-Germain-des-Prés.

En 1992, je publiais un chapitre inédit de notre livre dans les *Cahiers Lautréamont*, dirigés par Jean-Jacques Lefrère, l'auteur des biographies d'Isidore Ducasse, fondateur de l'Association des Amis Passés, Présents et Futurs d'Isidore Ducasse. De 1987 à 2010, et à nouveau depuis 2019, les *Cahiers Lautréamont* ont publié de nombreux articles sur le poète, et l'association créée par Lefrère a organisé de nombreux colloques internationaux. Lefrère était médecin hématologue. Ses recherches littéraires étaient menées en toute indépendance, et pour cette raison, parfois désapprouvées par certains critiques français, comme on le verra ci-dessous.

Lautréamont dans la Bibliothèque de la Pléiade

Ici s'ouvre un nouveau chapitre dans le cours mouvementé de l'existence de notre livre. En 2009, une nouvelle édition critique des *Œuvres complètes* de Lautréamont parut dans la collection « Bibliothèque de la Pléiade » de Gallimard, sous la direction de Jean-Luc Steinmetz. Cette édition a reçu de très vives critiques, notamment dans un long article de Jean-Jacques Lefrère [5]. Lefrère commence par commenter la grande fanfare avec laquelle le volume a été lancé au Grand Amphithéâtre du Musée d'Orsay, présenté, non par le responsable de l'édition, Jean-Luc Steinmetz, mais par Philippe Sollers, qui vola la scène ce soir-là en reléguant Steinmetz au rôle de « figurant ». Il pointe ensuite, minutieusement, dans l'édition, diverses erreurs, voire des appropriations de découvertes faites par d'autres chercheurs, dont le mérite n'est jamais crédité : « Son choix a été d'effacer tout ce qui n'allait pas dans le sens de sa démonstration et de ne pas indiquer l'origine de la plupart des apports récents des chercheurs. » Surtout, ajoute-t-il, des « abhorrés » collaborateurs des *Cahiers Lautréamont*.

Steinmetz cite mes travaux avec Monegal dans la bibliographie, mais il dit également, dans sa Préface : « Le milieu bilingue dans lequel il vécut explique à coup sûr sa connaissance de l'espagnol et du français. Quelques commentateurs ont exagéré l'importance du premier. » Dans une note de bas de page, il se réfère précisément à notre livre. Et dans l'annotation du texte des *Chants de Maldoror*, quand il s'agit de signaler les hispanismes, il ne mentionne jamais ses sources, se contentant de « certains commentateurs » ou de l'impersonnel « on a pensé, en l'occurrence, à un hispanisme ». Mais la chose la plus intéressante est la suivante. Dans le volume de la Pléiade, on trouve une interview, non pas de l'éditeur, mais de... Sollers. L'interviewer lui demande :

Lautréamont meurt à vingt-quatre ans. En trois ans, il révolutionne – à l'insu de tous – la littérature française. Comment un tel phénomène a-t-il été possible ? On a découvert assez récemment l'ampleur de sa culture espagnole, et l'importance pour son travail à venir de l'*Arte de hablar* de José Gómez Hermosilla. Il semble d'ailleurs qu'il a lu *L'Iliade* en espagnol dans la traduction qu'en a laissé celui-ci.

Réponse de Sollers :

Évidemment Isidore Ducasse débarque de Montevideo et cela compte. Mais le phénomène extraordinaire qu'il représente s'explique en partie par la puissance de

l'instruction publique française de l'époque, par l'excellence de l'enseignement dispensé dans les collèges et les lycées impériaux [6].

Face à un tel patriotisme, on évite très soigneusement de parler de notre livre.

Autres éditions

Pendant ce temps, loin des polémiques parisiennes, notre *Lautréamont austral* a continué son chemin. En 2012, la Suisei-Sha (Rose des Vents) de Tokyo acheta les droits du livre et le publia dans une belle édition à couverture rigide. Pour moi, c'était une surprise, mais pas totale. J'avais déjà rencontré à Paris des spécialistes japonais de Lautréamont, et j'avais appris qu'il y avait plusieurs traductions des *Chants de Maldoror* au Japon, même en format de poche avec de gros tirages.

Cette passion japonaise pour Lautréamont est curieuse. En 2000, quinze experts japonais ont contribué à un numéro intitulé « Lautréamont au Japon ou *Les Chants de Maldoror* et la culture d'après-guerre », publié par les *Cahiers Lautréamont*. En 2002, la Société des chercheurs ducassiens au Japon a organisé, à Tokyo, un colloque international intitulé « Lautréamont : du romantisme à la modernité ».

Finalement, en 2013, j'ai trouvé le temps de traduire le livre en portugais, et de le publier sous son titre d'origine [7]. Ma dette envers mes amis Emir Rodríguez Monegal et Severo Sarduy a été payée. Notre contribution à la connaissance de l'œuvre de Lautréamont continuera à être lue par les amoureux du poète, au-delà des disputes politiques ou patriotiques.

Leyla Perrone-Moisés.

[1] Leyla Perrone-Moisés, *Échec critique. Un cas limite, Lautréamont*, Sao Paulo, Perspectiva, 1973 ; publié en France sous le titre *Les Chants de Maldoror*, Paris, Hachette, Poche Critique, 1975.

[2] « Présentation », *Mundo Nuevo*, Paris, n° 1, 1966, p. 1.

[3] « La CIA et les intellectuels », *Mundo Nuevo*, Paris, n° 13, 1967, p. 1.

[4] L'Infini n° 55. Paris : Gallimard, 1996.

[5] Lautréamont en Pléiade, le rendez-vous manqué ». Dans : *L'Express*, Paris, 16/02/2010.

[6] Lautréamont, *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, p. 612.

[7] *Lautréamont austral*, Sao Paulo, Enluminures, 2014.